

# LA PSYCHOLOGIE ET LA SOCIOLOGIE



PAR

**PAR M. G. TARDE**

---

De toutes les manières d'induire, il n'en est pas de plus légitime et de plus irrésistible que celle qui consiste, à la vue de certains actes, de certains gestes, de certaines attitudes, à prêter aux individus qui agissent, gesticulent, *posent* ainsi, les *états d'âmes* que nous éprouverions si nous agissions, si nous gesticulions, si nous posions de même. A moins de renoncer à tout jugement inductif, cette induction est licite. Il est vrai que, parfois, quand on en fait usage pour expliquer bien des rites, des actes, des institutions antiques, on commet des erreurs ; mais il vaut encore mieux, pour le progrès de la science sociale, commettre ces erreurs, destinées à être rectifiées plus tard par l'emploi prolongé de cette même méthode, que de ne hasarder aucune hypothèse, et de se contenter de constatations brutes et inutilisables. — Oui, certainement, beaucoup d'interprétations psychologiques des institutions pas-

sées ont été reconnues fausses, *mais quand?* Quand on les a eu remplacées par d'autres interprétations psychologiques, suggérées par une psychologie plus profonde et plus adaptée au sujet traité.

Cette simple remarque que je viens de faire est déjà la justification de ce que l'on a appelé la méthode psychologique en sociologie. Mais il faut bien s'entendre à ce sujet. Quelques auteurs récents ont pris l'habitude d'opposer à la méthode psychologique -- sans laquelle, à vrai dire, aucun pas dans les sciences sociales ne peut être fait, même par ses adversaires -- la *méthode comparative*, qui n'est pas moins indispensable. Il n'est rien de plus chimérique que cette incompatibilité prétendue. Par exemple, j'ai fait beaucoup de criminalité comparée, et toujours en psychologue, -- et tous les criminalistes, à ma connaissance, ont fait de même. La première condition pour faire de la mythologie comparée, de la morale comparée, de la linguistique comparée, de l'économie politique comparée, c'est d'être psychologue; et, de fait, presque tous les fondateurs des sciences véritablement sociales dont il s'agit, ont eu le sens psychologique très aiguisé. La méthode comparative est nécessaire pour le rassemblement des documents. Par elle, les linguistes, les mythologues, les juristes, les économistes, les ethnologues, les esthéticiens... ont accumulé des matériaux précieux, d'innombrables faits plus ou moins similaires, que le rapprochement des langues, des religions, des droits... a fait découvrir, et qui ont donné lieu à des généralisations provisoires, à des règles toujours rongées d'exceptions. Mais ces matériaux, et leurs résumés, il s'agit de les interpréter, de les utiliser scientifiquement,

et c'est ici que la psychologie est nécessairement requise. Je ne dis pas la « psychologie courante », dont on peut parler avec un assez juste mépris, mais ce que je me permets d'appeler plutôt, en un mot bref que je vais expliquer, l'*interpsychologie*. Celle-ci recueille, ou est appelée à recueillir l'immense labeur de la psychologie pathologique, de la psychophysique même, de la psychologie infantile, et de la psychologie animale comparée (car, on le voit, la psychologie elle-même emploie, par ses propres progrès, la méthode comparative).

Il ne faut donc pas confondre avec la méthode comparative le parti-pris objectiviste, qui consiste, par une fausse importation de l'esprit des sciences physiques en science sociale, à ne considérer comme scientifique que ce qui est exprimé en termes purement objectifs, en notions de formes et de mouvements, et à exclure ainsi du domaine de la science, l'objet même de la science psychologique.

On comprend chez Auguste Comte, à ses débuts du moins, cette préoccupation objectiviste, puisque, dans son premier ouvrage, il ne dissimule pas son dessein de modeler sur les sciences physiques la sociologie, à laquelle il a d'abord donné le nom de Physique Sociale. Mais, chez des sociologues contemporains, qui se piquent d'établir la sociologie sur un socle bien à part, sur un fondement *sui generis*, cette survivance de l'objectivisme de Comte implique contradiction. Il ne faut pas d'ailleurs être plus comtiste que Comte lui-même, qui, en évoluant vers la fin de sa carrière, loin d'expliquer le social par le physique, gravitait vers une explication précisément inverse, et donnait pour der-

nier flambeau à sa sociologie renouvelée, une psychologie toute sentimentale.

Aussi, suis-je surpris de trouver sous la plume d'un écrivain ultra-comtiste, et objectiviste décidé, la considération suivante : « Ce n'est pas, dit-il, la psychologie « courante » qui peut expliquer les phénomènes sociaux, mais c'est plutôt l'étude des phénomènes sociaux, objectivement envisagés par la « méthode comparative » qui peut seule donner naissance à une psychologie *scientifique*. » Ce que j'accorde, c'est que la psychologie courante, c'est-à-dire une science d'ancien manuel du baccalauréat, à présent tout-à-fait discréditée, est impropre à dénouer l'écheveau social. Ce que j'accorde aussi, c'est que, parmi les sources où puise la psychologie nouvelle pour progresser, on peut faire figurer, à côté et bien au-dessous de l'étude des aliénés, et des observations recueillies sur le développement mental de l'enfant, ou l'intelligence animale, l'ethnologie comparée. Mais cela n'empêche pas le moins du monde que, pour remonter aux causes des faits sociaux, pour les discerner en ce qu'ils ont de distinctif et de caractéristique, il ne faille nécessairement apporter la lanterne de la psychologie, telle qu'elle est constituée à un moment donné, avec ses données accumulées par des travaux passés, et en dépit de lacunes que combleront des travaux futurs. Si l'étude des institutions d'un peuple barbare ou sauvage — celle du totémisme par exemple ou du tabou — jette un jour remarquable sur l'état mental de ce peuple, n'est-ce pas par comparaison (toujours la méthode comparative...), avec notre état mental à nous, et parce que, malgré des différences frappantes, nous trouvons en

somme, entre le fonctionnement cérébral de ce peuple et le nôtre, assez de similitudes profondes pour pouvoir mettre ces différences à leur vrai rang? Plus nous étudions, d'abord les individus qui nous entourent, puis des hommes anormaux, tels que des aliénés, des névrosés de tout genre, puis des esprits de race inférieure et des animaux, plus nous apprenons à reconnaître la similitude de certaines fonctions fondamentales chez tous ces cerveaux. Et il est fort heureux qu'il en soit ainsi, car c'est seulement grâce à cette persistance de certains caractères psychiques, à travers les espaces et les âges, que nous pouvons remarquer la différence de certains autres caractères, marquer leur vraie place, et étendre par là notre connaissance de la nature humaine.

Or, sans doute, cette immutabilité de certaines fonctions cérébrales n'est que *relative*, et il est fort probable qu'elles-mêmes changent à la longue. Mais il en est de ce changement plus lent que les autres, comme de ces mouvements plus lents que les autres, sur lesquels les astronomes, dans leurs calculs, sont bien obligés de prendre appui, leur prêtant fictivement une immobilité qu'ils savent d'ailleurs n'être pas relative aussi, et purement apparente.

D'ailleurs, vu la courte durée des temps que nos recherches les plus profondes peuvent embrasser, cette fiction se justifie pleinement. S'il y a des phénomènes psychiques qu'on pouvait croire, à priori, avoir changé depuis les temps historiques ou préhistoriques, ce sont bien les *sensations*. Or, s'inspirant d'idées conformes à celles de M. Lévy-Bruhl, des anthropologistes, il y a une

vingtaine d'années, ont essayé de démontrer (1), par la comparaison de textes d'anciens écrivains, d'anciens poètes, par des vers d'Homère comparés entre eux, ou rapprochés d'autres vers, que, à l'époque homérique, le sens de la vue était beaucoup plus pauvre qu'à présent; et ne discernait pas certaines couleurs que nous discernons... Mais, en y regardant de plus près, on a vu que c'étaient là des illusions, et, aujourd'hui, personne n'a envie de rouvrir cette voie reconnue stérile.

A plus forte raison, si l'on prétendait prouver, par la comparaison d'institutions anciennes, que certains peuples n'ont pas connu certains sentiments élémentaires, tels que l'amour ou la haine, la colère ou la peur, ou certains actes plus élémentaires encore, tels que croire ou désirer, ou certains rapports *inter-spirituels* élémentaires, tels que la suggestion et la soumission, le commandement et l'obéissance, l'enseignement et l'adhésion mentale, on peut dire hardiment qu'il perdrait son temps.

C'est surtout, à mon avis, à la branche de la psychologie la plus rudimentaire encore, la plus susceptible de progrès ultérieurs, — et à laquelle je viens de faire allusion, — c'est à l'*inter-psychologie* qu'il faut s'adresser, si l'on veut avoir l'explication psychologique des faits sociaux. Et ce n'est nullement là de la « psychologie courante ».

A vrai dire, les services que l'ethnologie comparée a rendus ou aurait rendus à la psychologie sont jusqu'ici bien problématiques, et si les psychologues

---

(1) Grant Allen.

étaient réduits à cette source de documents, ils seraient bien à plaindre. Si leur science s'est développée, c'est grâce aux abondantes informations fournies par les aliénistes, par les observateurs de l'enfance, par les zoologistes qui ont étudié l'intelligence animale, par les psychophysiciens aussi, et par les anthropologistes, enfin par les hypnologues.

Ce que nous fait connaître l'étude des mœurs, des institutions, des langues primitives, ces sont des combinaisons un peu nouvelles d'éléments psychologiques qui nous étaient déjà depuis longtemps connus, et que nous n'avons pas de peine à retrouver, en nous, ou dans les états d'âme traversés par nous depuis notre première enfance. L'ethnologie comparée n'a d'ailleurs apporté aucun élément nouveau à la psychologie.

Aussi l'on voit très bien la lumière qu'a projetée la psychologie, même avant ses récents progrès, sur l'état mental des peuples sauvages ou barbares, et même préhistoriques, et sur la genèse des langues, des mythes, des superstitions, des usages, nés de cet état mental ; mais on a infiniment plus de peine à voir l'inverse. — Par exemple le caractère anthropomorphique de la phrase dans toutes les langues (toute chose étant conçue comme un *sujet* qui agit sur un *objet*, ou subir une action de cet objet), et le caractère animiste de toute religion primitive, cessent de nous étonner quand nous apprenons des psychologues le penchant irrésistible des enfants à animer, à humaniser toute chose, et quand nous songeons au penchant non moins irrésistible des adultes même, à objectiver ce qui est subjectif, à considérer la couleur comme inhérente aux corps, et l'hor-

reur *sui generis* suggérée par certains actes comme inhérente à ces actes jugés criminels en soi... etc.

La diffusion, non pas universelle mais très étendue, du *totémisme* et du *tabouisme* est un phénomène très intéressant, mais son intérêt consiste surtout en ce qu'il nous révèle une notion très curieuse que les indigènes de l'Australie et d'autres régions se sont faites de leurs rapports avec le monde animal qui les entoure. Et si nous voulons comprendre ces phénomènes (car nous aspirons toujours à comprendre, c'est-à-dire à remonter aux causes, et il ne nous suffit jamais de connaître, c'est-à-dire de constater des effets, des faits bruts, inexplicables) il nous faut faire, sciemment ou sans le savoir, de l'*interpsychologie*. Car c'est sur les rapports des hommes entre eux, des esprits humains les uns avec les autres, dans le sein de chaque clan primitif, ou de clan à clan, de tribu à tribu voisine, que ces rapports de l'homme à l'animal sont calqués. L'alliance que l'homme de tel clan juge exister entre ce clan et telle espèce animale, est de même nature, au fond, que l'alliance entre deux clans, entre deux tribus ; d'autre part, en supposant que l'espèce-rat, ou l'espèce-éléphant, ou l'espèce-tortue, peut être rendue furieuse et assoiffée de *vengeance* parce qu'on aura violé telle ou telle prescription ou interdiction, on prête à ces animaux les sentiments que les individus humains se suggèrent les uns aux autres en cas pareil ; et, quand on suppose que le tabou se communique par le contact d'un objet taboué, n'y a-t-il pas là un vague souvenir des effets de la contagion morale dans des milieux sociaux aussi étroits et aussi intenses que le clan ? Et le préjugé anthropocentrique s'ajoute à cela pour persua-



der que les animaux sont toujours préoccupés de l'homme, comme tous les êtres naturels en général, y compris les plantes, y compris les étoiles... Quant à cet anthropocentrisme qui est au fond de toutes les morales du passé (et encore même du présent) il s'explique sans peine, comme l'anthropomorphisme qui est au fond de toutes les langues et de tous les mythes, par l'observation psychologique du premier enfant venu.

— Il y a deux manières en somme de travailler à la science sociale : une manière toute objectiviste, une autre avant tout psychologique. Or, la première, calquée sur la méthode propre aux sciences naturelles, est celle qui se présente d'abord à l'esprit. Aussi est-ce en elle qu'ont eu confiance au début tous les fondateurs des diverses sciences sociales, tout psychologues qu'ils étaient, linguistique comparée, religion comparée, économie politique, droit comparé... etc. Ou plutôt ils ont tous visé à cet objectivisme, sans jamais l'atteindre ; et c'est cette visée qui les a longtemps entravés. Les linguistes, par exemple, se sont acharnés à rechercher des lois phonétiques universelles où le *son* des mots serait étudié en dehors de leur *sens*. Les économistes, quoique souvent psychologues, se sont évertués à traiter mathématiquement, statistiquement, leur sujet, en réduisant au minimum la part de la psychologie... etc. Mais peu à peu le besoin s'est fait sentir, en chaque science sociale séparément, de rompre ce *tabou* soi-disant scientifique, et c'est à partir du moment où la part du point de vue psychologique en linguistique, en

économie politique, et ailleurs, est devenue prépondérante, que ces diverses sciences sont entrées décidément dans la voie du progrès. Les linguistes expérimentés, tels que M. Bréal, ont plus de foi dans la sémantique, c'est-à-dire dans l'étude des transformations du sens des mots, que dans la phonétique. Les nouveaux linguistes aiment à prendre appui sur la psychologie linguistique de M. Wundt. Quant aux mythologues, ils n'ont jamais cessé, à vrai dire, de faire beaucoup de psychologie.

Il y a encore des esprits qui résistent à ce mouvement, et qui voudraient, par la plus stérile rétrogradation, revenir au parti-pris objectiviste, sous le prétexte mal choisi de rentrer dans la pensée d'Auguste Comte, qui précisément, comme nous l'avons dit plus haut, est un exemple frappant de la pente qui pousse la sociologie de l'objectivisme au subjectivisme. On serait bien obligé d'être objectiviste en sociologie, si l'on était un observateur martien, lorgnant sur notre planète les mouvements et les formes des masses humaines, sans parvenir à y discerner des individus. Mais il faut convenir que ce serait là une fâcheuse condition pour être sociologue.

Il s'agit de bien voir que tous les phénomènes sociaux ont pour causes élémentaires des actions intercorporelles et des actions intermentales, que la sociologie embrasse la totalité complexe de ces deux sortes d'actions, mais que les actions intermentales expliquent les actions intercorporelles, et permettent seules de formuler des lois sociologiques générales.

— C'est donc à l'interpsychologie, et aussi à la logique qu'il faut s'adresser.

Il y a un lien entre les deux : la logique étudie les luttes et les alliances (luttes *éliminatrices* et alliances *créatrices*) des idées, et aussi bien des volitions, et le résultat de ces luttes ou de ces alliances. Elle les étudie soit quand ces idées et ces volitions se trouvent en présence dans le sein d'un même esprit, soit quand elles sont logées dans des esprits différents qui se rencontrent et entrent en action intermentale. Mais c'est probablement la logique intermentale qui est apparue la première, qui, la première, s'est dessinée (car la *rhétorique*, qui est précisément cette logique-là, est venue bien avant la logique d'Aristote, qui est la logique intrà-mentale)... La logique intrà-mentale s'est calquée sur l'autre ; elle consiste en discussions et en informations périodiques de soi-même à soi-même.

Ces luttes et alliances d'idées et de volitions entre individus différents sont la matière la plus abondante de l'interpsychologie. Elle y ajoute l'étude de toutes les modifications de la sensibilité, du sentiment, produites par le contact des esprits (l'intimidation, par exemple).

Dans la logique intermentale, rentrent les suggestions hypnotiques ou à l'état de veille. Elles sont la partie morbide du sujet. L'action suggestive exercée par l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, qui partage toutes les croyances et tous les désirs de son *maître*, ne diffère que par les procédés employés, de l'action suggestive exercée par un orateur sur son auditoire.

Pour se faire, à vrai dire, une idée complète de la psychologie et de la logique dans leur application à la

sociologie, il importe d'établir dans chacune d'elles une distinction tripartite. Il y a, non pas deux psychologies, mais une seule psychologie qui se divise en trois branches, où sont étudiées séparément trois sortes d'actions exercées sur un même sujet pour la production de ses états intérieurs : une action *extrà-mentale*, une action *intrà-mentale*, et une action *inter-mentale*. Dans l'action intrà-mentale, le sujet se suggestionne lui-même; dans l'action intermentale, il subit la suggestion d'autrui ou suggestionne autrui; dans l'action extrà-mentale, il ne fait que subir une impression, une suggestion aussi beaucoup plus confuse et complexe, provenant de la nature extérieure, et qui n'est jamais réciproque.

Et ces trois actions, je le répète, sont extériorisées, projetées au dehors par la vie sociale, qui résulte de leur multiplication.

L'intermental est alimenté, renouvelé par l'extrà-mental et l'intrà-mental.

L'extrà-mental domine dans les apports scientifiques; l'intrà-mental dans les apports philosophiques et religieux. L'intermental aussi s'alimente lui-même en ce sens que des découvertes déjà faites en pays étranger (et nées là, des actions extrà et intrà-mentales) sont apportées dans le pays par le livre ou la conversation, et y jouent exactement le rôle qu'y joueraient des découvertes autochtones.

Ces trois branches de la psychologie et de la logique intéressent la sociologie, mais c'est surtout la branche intermentale naturellement qui est explicative. L'inter-

psychologie ou l'*interlogique*, c'est, au fond, de la sociologie élémentaire, qui seule peut faire comprendre la sociologie complexe, la sociologie proprement dite. On s'aperçoit facilement en effet que le fait intermental élémentaire, la suggestion exercée par un esprit sur un autre esprit à l'état normal, est l'unité qui se répète indéfiniment dans la vie sociale, et dont les phénomènes sociaux envisagés sous leurs divers aspects (linguistique, religieux, politique, économique... etc.) ne sont que la somme.

Mais encore faut-il observer que l'intermental suppose l'intercorporel. Toute action intermentale, même produite par les moyens les plus raffinés, tels que lettre, dépêche, livre, ne peut s'opérer que moyennant une action intercorporelle à distance où la portée des sens a été simplement prolongée par des moyens mécaniques.

Le sociologue doit avoir égard, en tout ordre d'activités sociales, à cette distinction de l'intermental et de l'intercorporel, qui donnerait lieu, si nous voulions traiter ce sujet à fond, à beaucoup de distinctions et d'analyses.

— Une dernière remarque : toute action du *milieu social* sur l'individu se décompose, d'après ce que nous venons de dire, en actions intermentales produites entre un couple d'individus (de l'orateur à chaque auditeur, de l'écrivain à chaque lecteur, du gouvernant à chaque gouverné, etc...); seulement il y a lieu de considérer que, après que beaucoup d'actions intermentales, exercées à peu près dans un même sens, se sont

accumulées dans le cerveau d'un individu, leur *résultante* y agit comme quelque chose de nouveau, d'impersonnel, d'anonyme, et c'est ce qu'on a pu nommer « la pression sociale ». Mais en réalité, ce n'est que de l'intermental converti en intrà-mental, c'est-à-dire en une auto-suggestion parfois irrésistible. Cette action intramentale mérite d'être examinée à part, mais à la condition de ne pas oublier son mode de formation. Et il faut se garder ici de parler de « contrainte sociale » ; en effet l'intermental qui s'est accumulé comme il vient d'être dit a toujours été trié conformément à certaines préférences individuelles du sujet. Dans le même milieu social, l'accumulation qui s'opère est très différente suivant les individus : chez les uns, c'est la contagion morale des honnêtes gens ; chez les autres, celle des malfaiteurs ou des vicieux, qui prédomine. On peut dire que, dans cette pression sociale même, l'individu trouve parfois l'expression la plus forte de son autonomie. Sans cet *appui* qui lui *résiste*, il cesserait de pouvoir se mouvoir, comme l'aile de l'oiseau dans le vide.

Mais je n'ai fait qu'indiquer, dans ce rapport déjà trop long, l'orientation psychologique de la sociologie telle que je la conçois, et je prie qu'on veuille bien ne pas juger d'après cette esquisse imparfaite, des résultats qu'on est en droit d'attendre de l'emploi patient et laborieux de cette méthode.

En somme la psychologie et la logique sont ou doivent être à la sociologie ce que la mécanique est à l'astronomie ou à la physique. Ce n'est pas que tout en physique et en astronomie puisse être déjà expliqué mécaniquement, pas plus que tous les faits sociaux ne

sont d'ores et déjà explicables logiquement et psychologiquement. Mais, de même que le progrès de la physique consiste à se mécaniser de plus en plus, ainsi le progrès de la sociologie consiste à se psychologiser toujours davantage.